

Un splendide spectacle s'offrit alors à notre admiration. Montréal, laissé bien loin en arrière, ne révélait plus son existence que par quelques lumières confuses et tremblotantes ; à quelques centaines de pas devant nous, le village Lachine éparpillait ses maisons sur la grève, et, à notre gauche, le St. Laurent roulait ses eaux profondes, illuminées par les rayons argentins de la lune. Le murmure des vagues qui venaient mourir sur la plage, le calme de la nuit, une lumière pâle et mystérieuse, filtrant à travers les grands arbres, tout s'unissait pour nous enchanter.

Sur un signe les chevaux s'arrêtèrent et au même instant, à travers les volets d'une blanche villa, placée sur la droite du chemin, les notes mélancoliques d'une rêverie de Leybach vinrent se mêler à la grande voix du fleuve. Tous quatre, nous restâmes quelques moments à savourer les beautés de ce site ravissant. Puis, en bien moins de temps qu'il ne faut pour le dire, toute une page de notre histoire nationale se présenta à notre esprit.

Nous revoyions ces mêmes lieux, au temps où le farouche Iroquois guerroyait sur ces bords ; ce village si paisible, alors ravagé par une troupe de sauvages ivres de sang. Et comparant l'état actuel de notre pays avec cette époque sanglante, nous remercîâmes Dieu qui l'avait rendu florissant et prospère.

Longtemps, bien longtemps dura notre rêverie silencieuse ; toujours la voix imposante du fleuve résonnait, toujours les notes harmonieuses, qu'une main inconnue lançait dans le calme de la nuit, vibraient à nos oreilles.

Enfin, la lune s'abaissa, la musique se tut, et, continuant notre promenade, nous allâmes sous le toit de l'hôtellerie la plus voisine, goûter les douceurs du sommeil.

JOSEPH LAFORTE (*Philosophie.*)

## UN REGARD SUR LA SITUATION DU CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS.

À notre époque, les Américains, malgré l'esprit d'entière indépendance qu'on se plaît à leur attribuer, reconnaissent unanimement, au moins en théorie, les droits suprêmes de Dieu sur toutes les actions humaines, ils lui rendent *en tant que nation* le culte qui lui est dû, et font honneur à sa loi de leur civilisation et de leurs succès. Le peuple, qui ne peut se contenter des vaines théories du matérialisme philosophique, reste attaché à ses anciennes croyances ou se laisse prendre aux plus grossières superstitions. De là, le nombre toujours croissant des *Quakers* ou *trem-*

*bleurs* et des *spirites*. Nous ne disons rien du mormonisme, qui est aujourd'hui pourchassé par le gouvernement des États-Unis.

Le fond du caractère de l'Américain est religieux et les étranges déviations que nous venons de constater marquent même le besoin qu'il a d'une foi positive et agissante. Il lui faut des prières à l'ouverture de chaque session du Congrès, le Président ordonne dans les circonstances difficiles des jeûnes publics, les conventions ou réunions de chaque parti politique sont ouvertes par une longue invocation à la Divinité et souvent par le discours d'un prédicant célèbre. Ce caractère explique bien les progrès étonnants du catholicisme dans les États-Unis ; les Américains sont frappés de la multiplication merveilleuse de ses œuvres et de ses établissements de charité, de leur bonne gestion, qui, malgré des ressources bornées, contrastent avec tant de honteuses dilapidations ; les légions de sœurs de charité que notre sainte religion envoie dans les hôpitaux, le célibat des prêtres, tout cet ensemble de vertus et de dévouement attire la sympathie et l'estime de la grande majorité d'un peuple habitué à juger des principes par les résultats pratiques. On comptait en 1875 six ou sept millions de catholiques, ce qui fait sur 40 millions d'habitants le sixième ou le septième de la population. Ce développement n'est pas dû seulement à l'émigration européenne, mais aussi à l'accroissement rapide des familles catholiques et aux nombreuses conversions individuelles.

L'Américain catholique est catholique tout court. Le gallicanisme et le catholicisme libéral n'ont jamais pénétré aux États-Unis. Avant le concile du Vatican, tous les catholiques américains professaient la croyance en l'infaillibilité du Pape, et déjà Grégoire XVI pouvait dire que, dans aucun pays du monde, il ne se sentait plus Pape qu'aux États-Unis. Ce qui favorise surtout l'essor du catholicisme en Amérique, c'est la grande liberté dont jouissent les associations de bien public. La personnalité civile et le droit de s'administrer librement sont accordés avec la plus grande facilité à toutes les œuvres de religion, de bienfaisance ou d'instruction. L'opinion publique approuve hautement les chefs de famille qui emploient une partie de leur fortune à fonder des œuvres d'utilité générale et qui veulent y attacher leur nom.

En ce moment, toutes les propriétés ecclésiastiques, les biens des paroisses et des séminaires, appartiennent aux évêques qui les transmettent à leurs successeurs au moyen de fidéicommiss testamentaires. Ce procédé présente des inconvénients nombreux ; mais nos correligionnaires ont été obligés d'y recourir à la suite de certains abus que laissait pénétrer la législation, et depuis quelques années plusieurs États, notamment le New-York, jaloux de favoriser la liberté religieuse, ont fait de nouvelles lois plus conformes aux nécessités temporelles de la religion. Ces considérations suffisent pour démontrer que le catholicisme jouit aux États-Unis d'une liberté complète. Il en a profité pour le bien de tous, et il est aujourd'hui la seule puissance sociale qui soit capable de s'opposer aux débordements insensés de l'erreur et de la corruption. A. D.